**Colloque Henri Bourgeois 4-5 novembre 2011**

**La Tourette, Eveux**

*Comment la théologie pratique vient à ouvrir un chantier pastoral*

*\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_*

*A l’écoute des « recommençants »*

1. **Précisions épistémologiques : quelle théologie ?**

La théologie pratique n’est pas exactement la théologie de la pratique pastorale et le titre de l’intervention me conduit à choisir de partir, non pas de la pastorale qui est action, mais de voir comment la théologie qui croise Tradition avec observation, écoute et réflexion a pu ouvrir un champ pastoral inédit, celui des recommençants. La théologie pratique centre son objet sur les réalités et les personnes concrètes, en corrélation avec l’horizon ouvert par une théologie plus fondamentale. Un peu d’histoire : Dans le numéro 3 de la revue Concilium de 1965, c'est-à-dire à ses tout débuts, Karl Rahner posait équivalemment théologie pastorale et théologie pratique. Beaucoup le font encore. Mais il est possible, et le Père Henri Bourgeois l’a fait, de distinguer entre les deux, afin de rendre à la pratique, c'est-à-dire l’évangile qui cherche son incarnation, à la foi vécue par les hommes d’aujourd’hui, un fondement théologique qui reste un espace ouvert, prospectif, pour la pensée autant que pour l’action.

*La théologie pastorale* travaille sur les justifications théologiques de la mise en œuvre des actions pastorales, à savoir :

* la fidélité des pratiques à l’évangile et à la tradition chrétienne, dans leur nouveauté et dans l’originalité de leur développement
* leur cohérence avec la mission dont l’Eglise a charge

*La théologie pratique* quant à elle serait plus en amont, dans l’observation et l’analyse de la situation réelle de l’Eglise et des chrétiens à un moment donné, mais aussi de la société, et en corrélation avec les divers secteurs de la culture. Théologie pratique et théologie pastorale ne sont certes pas déconnectées puisqu’elles servent un objectif commun, rendre possible aujourd’hui l’annonce de l’évangile et la proposition de la foi en rejoignant des personnes dans la réalité de leur contexte socioculturel. Cela suppose de la part des acteurs un sérieux travail de prise en compte et d’interprétation. On pourrait dire que la théologie pratique comme vision synchronique d’une thématique apporte les prolégomènes nécessaires pour une perception contextualisée, des pierres d’attentes, des résistances aussi, de ce temps à l’évangile. Or, n’est-ce pas, finalement ce qui anime la théologie en tant que telle ?

Pour entendre ce que disent nos contemporains, et il vaut mieux comprendre de quoi ils parlent, le théologien ne peut donc pas s’isoler dans son propre champ référentiel : il a le devoir d’enrichir continuellement sa propre culture au contact de celle des autres.

Le Père Henri Bourgeois a su montrer que l’enracinement de toute théologie dans la dimension universelle de l’évangile portée par la Tradition de l’Eglise, n’empêchait pas la nouveauté avec tout ce que cela peut comporter comme crises et comme reconfigurations. C’est sans doute l’une des raisons qui l’ont conduit à mettre en œuvre une véritable épistémologie de l’écoute des cultures, et des personnes dans ces cultures (cultures extra européennes, mais aussi culture des médias) ; une écoute qui ne triche pas, au sens où, dans une fidélité sans faille au *Donné Révélé*, le théologien ne se permet pas d’anticiper les résultats dans la démarche d’accueil du réel. C’est ce qui fait toute l’audace d’une telle posture – scientifique, non idéologique –, car on ne sait jamais où va mener cet accueil. C’est également une posture fragile, en particulier dans l’interlocution tant une attention moins vigilante au dire de l’autre peut donner des occasions d’analyses et de classements qui vont sans cesse de nouveau s’interposer entre lui – l’autre – et nous, et plus ou moins instrumentaliser l’échange. Or, toute typologie des comportements religieux suppose cette écoute désintéressée pour un vrai repérage et des réponses adaptées.

Pour le dire autrement, et particulièrement en ce qui concerne les recommençants, comment, dans le dialogue, stimuler la parole de l’autre dans son propre cadre référentiel, sans confondre l’expérience spirituelle qui vient d’abord à s’exprimer avec le cadre noétique préalable à cette expérience – à savoir le référentiel religieux non encore converti de cette personne – en le reliant, sans l’indexer, à la tradition chrétienne par la médiation des Ecritures et en adéquation avec elles ? C’est un pari difficile ! Une telle déontologie de l’accueil et de l’écoute ne vise pas seulement le « respect » de l’autre, basique, mais l’intérêt pour ce qui pointe et n’a pas encore été perçu, l’intérêt pour les chemins nouveaux ; l’obéissance, finalement, à ce que l’Esprit dit aux Eglises. Le discernement n’est jamais préfabriqué ! Ecoutons Henri Bourgeois :

*« Si donc l’on estime qu’il y a place dans le champ théologique pour un travail original, spécifique en tous cas, portant sur la manière dont la foi est vécue, transmise, inculturée et parfois refusée dans le monde qui est le nôtre, si l’on pense que ce travail, après tout vieux comme la théologie, doit être mené aujourd’hui à nouveaux frais, en lien objectif avec ce que les groupes chrétiens expérimentent ici ou là, on rejoint assez naturellement la question : « A quoi sert la théologie ? »[[1]](#footnote-1)*. Question on ne peut plus brûlante tant l’équilibre entre liberté de recherche et Magistère reste un vrai problème dans l’Église catholique. Un tel équilibre n’est pas impossible dans un esprit de dialogue : *« L’acte de théologie pratique apparaît comme œuvre d’information et de coordination entre tous les « lieux d’Eglise » et au service de son action ».[[2]](#footnote-2)* Mais à la condition de ne pas instrumentaliser la théologie ! Car, demande Henri Bourgeois : A quoi sert donc la théologie ?

La réponse est très caractéristique du théologien et du pasteur qu’il fut : la théologie sert *« Certes à aider les chrétiens à croire intelligemment, ce qu’ils font déjà en-deçà de la théologie (…) Mais aussi à permettre aux personnes et aux communautés qui constituent les Eglises* ***de mieux percevoir les enjeux de leur temps au regard de leur foi, dans ces multiples processus qui font leur histoire****»[[3]](#footnote-3).*

Ce cadre général de la théologie est déjà, au fond, celui d’une théologie pratique. Là encore, écoutons Henri Bourgeois qui rappelle que l’expérience pratique (c'est-à-dire réelle, personnelle, identifiable, plutôt que simplement concrète) doit être pensée, reliée, confrontée, analysée pour être « théologisable ». Une théologie pratique est donc fondamentalement une théologie, c'est-à-dire un discours dont Dieu est le point de départ et le terme ; discours qui prend en compte *l’existence effective des êtres et des groupes* avec tous ses aspects qui ne sont pas tous anecdotiques et qu’il convient de se mettre en état de recevoir :

*« D’abord dans le travail de l’imagination qui fait apparaître des significations autres que celles, toujours un peu usées, de l’état des choses tel qu’il est avant que ne se réalise l’action ; ensuite dans cet étrange auto-récit que l’acteur se fait, à mots couverts, de ce qu’il réalise»[[4]](#footnote-4)* .

Et c’est cette expression, *l’étrange auto-récit* qui me permet d’entrer dans la seconde phase de ma réflexion, la question pastorale ouverte par la théologie pratique.

**II- Une ouverture théologique à la question des « recommencements »**

L’intérêt pour l’auto-récit n’est certes pas une concession au narcissisme ambiant. Il peut entrer dans la recherche sociologique et à ce titre, il trouve place dans tout protocole d’enquête. Mais avant tout, si la théologie pratique ne peut faire l’économie de l’écoute des auto-récits des croyants, c’est qu’elle se coule dans l’accueil même de la Révélation qui montre les divers chemins par lesquels *Dieu dans son immense amour*, ne cesse de venir, par l’Esprit saint, *s’adresser aux hommes ainsi qu’à des amis (DV 2)*.

Avec *l’étrange auto-récit* Henri Bourgeois ne pointait-il pas*,* justement, ce qui habite, souvent à notre insu, une expérience ressentie comme recelant plus que la nécessité de l’existence ? L’étrange, c’est ce qui conduit, dans les Écritures, Moïse à faire un détour pour « voir » et saisir peut-être, « pourquoi » le feu ne mord pas le bois du buisson. L’étrangeté pointe du côté de l’inédit et mérite bien le détour !

Avec l’auto-récit, nousassez proches de la phénoménologie herméneutique de Paul Ricoeur*.* La personne aux prises avec un événement fort, un questionnement qui touche à son identité, exprime la profondeur de ce qui la travaille par le moyen du récit : *« il y a dans le dire*, dit le philosophe, *une véritable véhémence ontologique »,* comme une protestation d’être. Et c’est un être travaillé de l’intérieur. L’attention au récit, aux formes du langage, est indispensable pour entrer dans l’intelligence des processus de construction/déconstruction et reconstruction de l’identité personnelle. Et c’est là, pour moi, le point de jonction précis entre la posture d’une théologie pratique attentive aux auto-récits en même temps qu’à leur contexte et leurs cadres référentiels et la reconnaissance de l’émergence d’une demande particulière dans le champ de la pastorale : les recommençants.

**Prêter attention à cet « étrange auto-récit que l’acteur se fait à mots couverts»**

On peut dire que l’attention aux recommençants est venue au cœur de cette déontologie de l’écoute qui fut sans cesse honorée par le Père Henri Bourgeois comme pasteur et comme théologien. En effet, dans l’effervescence qui accompagna la renaissance et le développement du catéchuménat des adultes, il eut été facile de proposer le même itinéraire d’initiation chrétienne à ces baptisés découvrant ou redécouvrant la foi. Il est d’ailleurs à noter qu’une telle pratique reste courante, sinon majoritaire dans les paroisses.

C’est parce qu’il a vraiment écouté et qu’il a su s’entourer d’autres observateurs et acteurs que le Père Henri Bourgeois a fait le pari de prendre du temps pour l’analyse de ces récits de recommencements afin ne pas globaliser les situations tout en donnant à repérer des traits spécifiques :

*« Ce qui est souhaité par des personnes qui désirent se remettre à croire, ce n’est pas de revenir à une origine pour toujours disparue. C’est de vivre un nouveau commencement.**Ou encore, de* ***mettre du commencement dans une vie qui a déjà du passé****(…) S’y remettre, ce n’est pas se ranger, rentrer dans le rang, faire une fin ; c’est inaugurer et avoir le goût de ce qui commence»[[5]](#footnote-5)*

C’est un lieu commun d’affirmer que jusque dans l’Eglise, les identités sont chahutées : la personnalité traditionnelle se construisant progressivement dans un champ social identifiable et stable avec des rites de passage reconnus, n’est plus le « modèle ». La sociologie perd son latin dans des classifications dont les lignes ne cessent de bouger… Chacun risque de se trouver contraint de fabriquer tant bien que mal les liaisons qui lui permettront de maintenir ce qu’il est dans une dynamique d’équilibre et de sens. S’il n’y parvient pas, comment pourra-t-il relever les défis de sens de sa vie et exercer sa responsabilité, risquer une parole, entrer dans une promesse ? Il y a là un véritable travail pour que tout « ce qui arrive » à quelqu’un ait la possibilité de ne pas se perdre dans les sables. La profondeur divine de tout itinéraire humain n’est pas accessible à la conscience sans la reprise éclairée de ces auto-récits qui pourront alors permettre aux personnes de s’identifier elles-mêmes comme sujets de la prévenance de Dieu. De ce moment de refondation du désir par une mémoire de soi dépend la suite, le temps de la ré-initiation chrétienne.

Avoir le goût de ce qui commence, c’est en mesurer l’importance et être en condition d’envisager une suite, de chercher un enracinement. Pour qu’un tel enracinement continue de bénéficier de l’énergie du commencement, il est nécessaire que la personne identifie ce qui a provoqué son désir de recommencement comme une *expérience*, c'est-à-dire comme une étape-clé, un passage, une sortie etc., un moment un peu fondateur. Or, ce qui donne forme à toute expérience chrétienne, c’est l’expérience pascale initiale, celle des disciples de Jésus. Et c’est donc la structure même de cette expérience, telle qu’elle est rapportée dans les évangiles, qui peut servir de révélateur à ce dont parlent les recommençants : la rencontre de deux libertés ; liberté souveraine de Dieu qui vient se glisser dans l’esprit de quelqu’un qui ne pensait plus ou guère à lui, liberté de l’homme jusqu’en ses mouvements de résistance et de doute.

Quels furent les éléments préparatoires qui amenèrent à proposer une pastorale adaptée et habituellement accessible et dans lesquels on retrouve les préoccupations épistémologiques di théologien ? je noterai cinq points repérables :

* Il y a eu la prise en compte du contexte général, celui de la sécularisation de la société dans laquelle l’identification entre catholique et chrétien n’est plus évidente, la transmission mal assurée. *Un tel contexte aurait pu être occulté* par souci de se concentrer sur l’urgence de la tâche de transmission, de mise en place de conditions ecclésiales renforcées de catéchèse classique. Certains milieux catholiques l’ont fait et le font encore largement, en proposant des soirées didactiques sur le Credo ou le Catéchisme de l’Eglise catholique pour des recommençants.
* Il y a un cadre propice d’expérimentation, le catéchuménat et la fécondité de l’initiation chrétienne comme itinéraire personnel accompagné. Cet itinéraire d’initiation ne vise pas d’abord et seulement le baptême, mais le devenir chrétien dans une existence éclairée par l’évangile. Dans ce cadre, beaucoup de chercheurs de Dieu ont frappé à une porte qu’ils ont perçue comme étant celle qui pouvait ouvrir des possibilités adaptées à leur vie et à leurs questions d’adultes. Et ils ont en effet trouvé des chrétiens pour accueillir et accompagner leurs demandes.
* *La diversité des demandes venues de ces adultes aurait, elle aussi, pu être occultée.* Mais pour faire droit à la liberté des personnes, à la singularité de leurs parcours, Henri Bourgeois multiplia les initiatives de dialogues, de forums, de débats qui permettaient des échanges sans complexe où la foi commençante ou recommençante pouvait s’exprimer comme elle était, mais aussi, la non foi, les croyances autres, et toutes les questions touchant au sens de la vie. Ce fut l’époque de l’Espace Sainte-Marie. C’est de ce véritable laboratoire qu’a émergé un aspect original de la théologie catéchuménale pratique : la théologie des recommençants dans les proximités et les différences qu’elle pointe avec les catéchumènes et aussi les horizons qu’elle peut contribuer à faire entrevoir pour une Eglise qui se met à l’écoute d’un dialogue entre les hommes de ce temps et le Christ, dialogue dont nous croyons que Dieu a l’initiative et que l’Eglise doit rendre possible.
* Il y a enfin, le travail théologique proprement dit. L’auto-récit reste anecdotique s’il n’est pas reformulé à la lumière de l’expérience chrétienne fondamentale de libération personnelle : et c’est la structure même de l’expérience pascale qui donne forme au catéchuménat ainsi qu’à tout itinéraire d’initiation ou de ré-initiation chrétienne. L’expérience pascale des disciples de Jésus, montre une structure constante, la rencontre de deux libertés, celle de Dieu et celle de l’homme et dont le pivot est le doute, expression de la souveraineté du Christ qui assume la fragilité de l’homme, et de la liberté de l’homme. Or, par rapport aux catéchumènes, les recommençants témoignent d’une inquiétude latente : la foi ne s’oppose pas au doute, ils en témoignent continuellement, elle est un acte libre et qui rend libre dans une existence marquée par bien des soubresauts et des ruptures. Les recommençants sont ainsi, bien souvent, des chrétiens qui dérangent parce qu’ils témoignent de cette liberté de l’Esprit qui vient manifester la puissance du salut de manière originale, souvent non conforme (canoniquement) et qui, parfois, rend jaloux les vieux chrétiens menacés d’acédie !

De la relecture des expériences, et enfin, de quelques propositions pastorales concrètes, limitées – il n’a pensé avoir la réponse satisfaisante et définitive pour tous – Henri Bourgeois a donc ouvert une page inédite dans le livre des pratiques pastorales.

**Perspectives…**

Dans la dynamique de la théologie pratique, quels seraient aujourd’hui les terrains d’exploration pour un accès à la foi qui respecte les personnes et les cultures ?

J’en distinguerai trois :

* Evidemment ceux qu’on ne va pas chercher, tous ces recommençants ou aussi ces personnes en demande de baptême qui frappent à la porte. Mais la porte n’est pas toujours facile à trouver, encore moins à ouvrir. Le travail reste donc entier. Si les recommençants sont toujours là avec leur liberté, leur soif, les communautés chrétiennes changent et il conviendrait bien de **consacrer du temps à une ecclésiologie pratique** qui sache identifier malaises et possibilités nouvelles ; qui ose penser de nouveaux ministères ou des ministères renouvelés (je pense en particulier au diaconat permanent).
* Notre Eglise est un peu fascinée par les méthodes évangéliques d’annonce. Et il est vrai qu’il y a des fruits non négligeables, mais aussi des aspects plus délicats et problématiques. Prendre le temps d’écouter, de rejoindre et de relire avec **les acteurs de propositions missionnaires de première annonce,** entreprendre avec eux une réflexion sérieuse et ouverte. Clarifier les proximités et les écarts entre les termes de Nouvelle évangélisation et ré-initiation comme Henri Bourgeois y invite dans sa « Théologie catéchuménale ».
* Comment **la culture** au sens large, incluant modes de vie, arts, philosophies, est-elle aujourd’hui, non seulement une occasion de rencontres et de dialogue, mais un **« lieu théologique »** qui nous oblige à retraverser notre propre rapport à l’évangile selon une démarche qu’Henri Bourgeois qualifie d’*observation participante*?

Pour conclure, il apparaît qu’aujourd’hui une théologie pratique soit rendue plus nécessaire que jamais d’un double point de vue : d’une part, la théologie pratique, dans le sérieux de ses procédures et de ses déploiements, donne des gages de solidité et montre que l’invitation faite à aux communautés chrétiennes d’être à leur tour attentives et accueillantes à la nouveauté est autre chose qu’une mode pastorale. Il s’agit alors de passer à une dimension institutionnelle, c'est-à-dire de travailler en Eglise, avec les pasteurs et les curies diocésaines afin que les fruits du travail soient mis au service d’une pastorale d’ensemble.

La question des recommençants est paradigmatique au sens où elle oblige les chrétiens, non seulement à accueillir l’expérience de ceux que le Christ leur envoie, mais à s’accueillir aussi eux-mêmes en redécouvrant par la nouveauté des recommençants, comment l’appel de l’évangile traverse tout ce qui fait ou refait l’identité d’un croyant aujourd’hui dans toutes les dimensions de sa vie et en congruence avec elle.

1. *Questions fondamentales de théologie pratique*  Ouvrage inédit publié en 2010 chez Lumen Vitae (p.16). [↑](#footnote-ref-1)
2. Michèle Clavier, Article *« Concilium , une revue de théologie pratique ?* Lumen Vitae, 2004 Collection « Théologies pratiques » : « Entre mémoire et action, l’émergence de théologies pratiques » sous la direction de Jean-Yves Baziou. [↑](#footnote-ref-2)
3. *Questions fondamentales de théologie pratique*  Ouvrage inédit publié en 2010 chez Lumen Vitae p. 16 [↑](#footnote-ref-3)
4. Ibid. p 28 [↑](#footnote-ref-4)
5. H.Bourgeois, Théologie Catéchuménale, Cerf 2007, 322p. p.186. [↑](#footnote-ref-5)